

s'est fatiguée, et nous avons appris que des vaisseaux de guerre américains étaient envoyés au Nicaragua.

Un bon nombre d'Américains, non au courant des affaires internationales, se demandent ce que cela signifie. Pourquoi les États-Unis envoient-ils leurs troupes au Nicaragua ? Est-ce que la situation intérieure de ce pays l'exige ? Dans l'affirmative, l'aventure en vaut-elle la peine ?

\* \* \*

Les troupes américaines ne sont pas au Nicaragua en vertu d'un simple accident. Tous les Américains savent que c'est le canal de Panama qui donne de l'importance au pays de ce nom ; mais peu de gens sont au courant du fait qu'au temps où on décida de construire le canal de Panama, la route du Nicaragua fut jugée la meilleure. C'est là la cause de l'imbroglio actuel, et c'est pourquoi, depuis 1912, de temps à autres, les marins américains s'en vont au Nicaragua.

Tout cela se produit, parce que le Nicaragua offre la seule route disponible à la construction d'un autre canal.

Et les États-Unis ne veulent ni pour or ni pour argent qu'une autre puissance aille construire à côté de Panama un autre canal.

On a ici le fond de la politique américaine, qu'elle soit exprimée par Monroe, Roosevelt, Wilson ou Coolidge. La politique américaine est une chose et les discours diplomatiques en sont une autre.

Les Américains sont des gens pratiques et des hommes d'argent. Ils ne dépensent rien pour rien. Aussi, devons-nous dire d'eux ce que l'on disait autrefois des Grecs : je les crains même lorsqu'ils m'apportent des présents.

Thomas POULIN.

## LOGIQUE ENFANTINE

Toto a de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dans une baraque de chien savants :

— Vois, Toto, comme ce caniche compte bien !

— Oui, papa ; mais maintenant interroge-le donc un peu sur la géographie ? . . .”

## CONTE DE NOËL

— ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ —

# L'hôtelier de Bethléem



LES mains frileusement enfoncées dans les manches de sa tunique, frappant énergiquement des pieds le sol durci par le gel, l'hôtelier de Bethléem fait les cent pas devant le portail de son auberge.

L'animation qui enfièvre la vieille cité ne le mécontente pas. On sent, à le voir, l'homme repu, dont les désirs sont satisfaits au-delà de toute attente. Sa face rougeaude s'épanouit comme ces larges roses, qu'ont épargnées les premiers froids.

— Tout Juif que je sois, pense-t-il, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la domination romaine. Il n'y a vraiment que ces gens de là-bas pour avoir des idées !

Et sous le coup de la joie, émoustillé aussi par le vin léger de Palestine, l'hôtelier devient lyrique.

— Ah ! puissant empereur, vous avez eu un trait de génie ! Sans votre recensement, Bethléem s'endormirait comme tous les jours dans le souvenir de ses gloires éteintes ; et je ne logerais pas, moi le seul aubergiste du pays, des voyageurs par centaines.

De fait, l'unique caravansérail de la ville regorge de clients. Chevaux et voitures encombrant les écuries et les remises ; les bagages s'empilent dans les cours. Dans les vastes salles, les nattes se serrent les unes contre les autres : impossible d'en étendre une de plus.

Trouverait-il encore un coin, le patron de l'auberge, un petit coin bien petit, pour des voyageurs fourbus, affamés de nourriture et de sommeil ?

S'il trouverait de la place ? Vous voulez rire, ma foi ! Vous pensez bien qu'en bon commerçant il tient mystérieusement en réserve quatre ou cinq pièces, étroites il est vrai, mais pour les ouvrir il faudra la clé d'or ! Les affaires sont les affaires, braves gens ! Naïf, qui ne profite pas des occasions.

Et l'hôtelier de Bethléem sourit en songeant aux gains énormes que lui procurent ces journées de recensement.

\* \* \*

Le soleil s'incline vers l'horizon, qui s'empourpre.

Deux voyageurs s'arrêtent au seuil du caravansérail : un homme et sa femme. Elle, toute jeune, la tête couverte d'un voile blanc, est assise sur un âne ; lui, d'une main, tient la